

Michel Foucault et le souci de vérité

Du gouvernement des vivants. Cours au Collège de France (1979-1980), de Michel Foucault, EHESS, Gallimard et Seuil, 380 p.
Cahier de l'Herne Michel Foucault. Sous la direction de Philippe Artières, Jean-François Bert et Judith Revel, Éditions de l'Herne, 415 p.

François Rochon

Numéro 247, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71116ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rochon, F. (2014). Compte rendu de [Michel Foucault et le souci de vérité / *Du gouvernement des vivants. Cours au Collège de France (1979-1980)*, de Michel Foucault, EHESS, Gallimard et Seuil, 380 p. / *Cahier de l'Herne Michel Foucault. Sous la direction de Philippe Artières, Jean-François Bert et Judith Revel*, Éditions de l'Herne, 415 p.] *Spirale*, (247), 76–78.

Michel Foucault et le souci de vérité

PAR FRANÇOIS ROCHON

**DU GOUVERNEMENT DES VIVANTS.
COURS AU COLLÈGE DE FRANCE. 1979-1980**
de Michel Foucault
EHESS, Gallimard et Seuil, 380 p.

CAHIER DE L'HERNE MICHEL FOUCAULT
sous la direction de Philippe Artières, Jean-François Bert, Frédéric Gros et Judith Revel
Éditions de l'Herne, 415 p.

De 1971 à 1984, Michel Foucault a donné treize séries de cours au Collège de France. Celui qu'il livre au premier trimestre de 1980, *Du gouvernement des vivants*, marque un tournant. Il y a déjà quelques années qu'il traite du thème de la gouvernementalité, à la fois distinct de celui du pouvoir tout en lui étant coextensif. Lors de la séance du 1^{er} février 1978, dans le cours intitulé *Sécurité, Territoire, Population*, Foucault opère ce que Didier Bigo appelle, dans le *Cahier de L'Herne*, un « *coup de force théorique* » : à l'analyse des liens entre les trois notions du titre du cours, il substitue l'exploration du thème de la « *gouvernementalité comme excédant la souveraineté* » juridique des États de même que la soumission, contrainte ou volontaire, à la Loi. Alors que la prise en compte massive et plutôt brute du pouvoir objective tout individu en le confinant à des formes plus ou moins larvées d'asservissement, l'idée de gouvernementalité s'avère plus souple pour élaborer une théorie de la subjectivité qui ne liquide pas toute forme de liberté. Le thème du pouvoir renvoie invariablement aux notions de domination et de répression, auxquelles Foucault a préféré celle de normalisation, opérée par diverses instances et divers procédés de surveillance et de disciplinarisation. En contrepartie, le thème de la gouvernementalité renvoie à une multipli-

cité de conduites et de pratiques (gouverner, comme l'indique l'étymologie, c'est diriger, mener, conduire) : conduite de l'État, assurément, avec ses gouvernants et ses gouvernés, mais aussi conduite de soi en rapport aux autres et de soi en rapport à soi-même. Là où le pouvoir assujettit inmanquablement, la gouvernementalité laisse entrevoir différents modes de subjectivité, la sujétion étant l'un de ceux-ci.

ALÈTHURGIE

Du gouvernement des vivants opère donc le passage de l'étude de la gouvernementalité des populations, relative aux sociétés libérales modernes, à celle des individus, telle que conçue dans des textes grecs, romains et chrétiens de l'Antiquité. Le cours s'ouvre sur une superbe analyse d'*Œdipe-Roi*, œuvre de prédilection de Foucault. Alors qu'en 1973 (texte n° 139 des *Dits et écrits*) il considère Œdipe comme un enquêteur qui use de procédés préfigurant des formes juridiques d'établissement de la vérité, la perspective est différente en 1980 : Œdipe est considéré comme un gouvernant qui,

MICHEL FOUCAULT

DU GOUVERNEMENT
DES VIVANTS

COURS AU COLLÈGE DE FRANCE
1979-1980

HAUTES ÉTUDES

ÉHESS
GALLIMARD
SEUIL

exerçant son pouvoir depuis une vérité qu'il doit établir, finit par se piéger lui-même au terme d'une enquête qui le désigne comme responsable des maux de Thèbes. La pièce de Sophocle constitue un cas exemplaire d'*alèthurgie*, mot que

Foucault invente pour désigner « l'ensemble des procédés possibles, verbaux ou non, par lesquels on amène au jour ce qui est posé comme vrai par opposition au faux, au caché, à l'indicible, à l'imprévisible, à l'oubli », tout en précisant « qu'il n'y a pas d'exercice du pouvoir sans quelque chose comme une aléthurgie. » Si Œdipe est déchu de son pouvoir, ce n'est pas tant en raison de ses crimes (parricide, inceste) que parce que l'exercice de celui-ci est incompatible avec une vérité à laquelle même le roi ne peut se soustraire tant elle se manifeste de façon éclatante.

exemplaire l'édition critique du cours : il retrace les références précises des nombreuses citations grecques et latines, les replace dans leur contexte tout en les commentant au besoin, et situe le cours dans le parcours du philosophe.

La subjectivité étant « le mode de rapport de soi à soi », qui dédouble l'individu en un sujet qui connaît et un objet à connaître, Foucault étudie les divers procédés et rites d'aléthurgie par lesquels le chrétien est amené à « dire vrai à propos de lui-même, de ses fautes, de ses désirs, de l'état

« une procédure de subjectivation qui s'est formée et développée dans le christianisme » et qui a fortement marqué toute l'histoire des subjectivités occidentales.

SAVOIR, POUVOIR, VÉRITÉ

Il n'est pas possible ici de rendre compte des quelque 45 articles dont se compose ce *Cahier de L'Herne*, en plus de la dizaine de textes inédits (plutôt mineurs, sauf deux études sur Manet) de Foucault. Disons que la plupart font le point, avec beaucoup de justesse, sur l'un ou l'autre des trois grands axes thématiques qui recourent trois périodes dans le travail du philosophe.

La notion de savoir constitue le premier de ces axes, caractéristique des années 1950 et 1960. De ses premiers écrits sur la psychologie jusqu'à *L'archéologie du savoir*, en passant par *Les mots et les choses*, l'œuvre maîtresse de cette période, Foucault n'a cessé de remettre en question l'opposition entre science et non-science, non pour invalider la science comme discours de vérité, mais pour montrer qu'elle se constitue paradoxalement autant par ce qu'elle reconnaît comme lui appartenant que par ce qu'elle rejette. Dans l'un des meilleurs articles du *Cahier de L'Herne*, François Delaporte distingue l'histoire archéologique foucauldienne de l'histoire épistémologique telle que pratiquée par Bachelard et même Canguilhem : alors que la seconde « prend pour norme la science constituée » et considère les modalités du non scientifique comme des « conditions d'impossibilité » de la science, l'archéologie montre que le non scientifique peut opérer également comme « conditio[n] de possibilité » de formation des sciences. « En libérant l'histoire de la tutelle de l'épistémologie, Foucault montre que ce qu'elle exclut rend possible ce qu'elle privilégie : Darwin, Claude Bernard et Pasteur s'inscrivent dans l'espace ouvert par Cuvier, Bichet et Broussais. » Et cet espace ouvert, dont Delaporte donne un exemple relatif aux sciences naturelles, c'est celui que constitue le domaine général du savoir — conçu non comme instance de normativité épistémologique, mais comme système de règles discursives qui participent à la formation des sciences sans se limiter à ces dernières.

Mais le savoir, quel qu'il soit, comporte des effets de pouvoir qui jouent autant dans sa propre élaboration que dans les

Du gouvernement des vivants opère donc le passage de l'étude de la gouvernementalité des populations, relative aux sociétés libérales modernes, à celle des individus, telle que conçue dans des textes grecs, romains et chrétiens de l'Antiquité. Le cours s'ouvre sur une superbe analyse d'Œdipe-Roi, œuvre de prédilection de Foucault.

Cette notion d'aléthurgie permet à Foucault de réorienter ses recherches sur le pouvoir. Recherches qui, précise-t-il, effectuent un double déplacement par rapport à l'analyse coutumière, issue du marxisme, axée sur l'idéologie : « l'un allant de la notion d'idéologie dominante à celle de savoir-pouvoir, et puis maintenant, de la notion de savoir-pouvoir à la notion de gouvernement par la vérité. » Le cours de 1980 ne réalise qu'une partie de ce très vaste programme qu'il poursuivra jusqu'en 1984. Et cette partie, qui porte sur le gouvernement de soi, et relève du domaine de l'éthique, l'amène à s'intéresser à différents régimes et actes de vérité tels qu'élaborés dans le christianisme primitif.

Distinguant deux types de « régime de vérité », celui des actes de foi (adhésion du sujet à une vérité révélée) et celui des actes d'aveu (exploration par le sujet de ses vérités cachées), Foucault s'arrête longuement sur le second, duquel relèvent le baptême, la pénitence et surtout la direction de conscience. Patiemment, rigoureusement, respectueusement, il lit et commente les Pères de l'Église, notamment Tertullien, Clément d'Alexandrie et Cassien. Michel Sellenart assure de façon

de son âme ». Ni le baptême ni même la pénitence, pratiques qui se constituent du II^e au IV^e siècle, n'auront véritablement cette fonction dans le christianisme primitif ; il faut attendre que l'institution monastique codifie, à partir du V^e siècle, la pratique de la direction de conscience pour que s'établissent des « formes de verbalisation [et] d'exploration de soi ». Le baptême et la pénitence participent d'une « dramaticité » de la vérité : le premier constitue un rite d'entrée en religion du catéchumène, en vertu duquel il se reconnaît comme pécheur devant Dieu ; le second renvoie à un ensemble d'activités, en grande partie non verbales, grâce auxquelles le pécheur expie ses fautes. L'examen de conscience, assuré dans le cadre de la direction spirituelle, est fondé sur la pratique constante de l'aveu : celle-ci institue des formes de véridiction qui obligent tout pénitent à dire la vérité sur lui-même, non pour mieux se connaître et se maîtriser comme dans la direction antique, mais pour pénétrer dans les replis ombrageux de son âme et renoncer peu à peu à soi par le moyen d'exercices d'obéissance à l'autre. Foucault voit dans cette « mise en discours perpétuelle de soi-même », codifiée par le monachisme,

différents registres sociaux où il opère. Deuxième grand axe thématique de la pensée de Foucault, caractéristique des années 1970, et dont *Surveiller et punir* est le principal titre, l'analyse du pouvoir résulte, notamment, d'une « confrontation avec Marx », comme l'indique Roberto Nigro. Cette confrontation n'a rien d'une séparation ou d'une récusation ; en fait, ce n'est pas tant de Marx que Foucault s'éloigne que de différents marxismes qui ont eu cours à l'époque. En bref, écrit Nigro, « les relations de pouvoir ne doivent pas être considérées d'une manière quelque peu schématique comme, d'un côté, il y a ceux qui ont le pouvoir et, de l'autre, ceux qui ne l'ont pas ; d'un côté, il y a la classe dominante, de l'autre, la classe dominée. » À l'analyse de la trilogie domination-répression-aliénation, Foucault substitue celle du *dispositif* — conçu comme un ensemble de normes, de techniques et de procédures, que des savoirs produisent tout autant qu'elles le produisent, et en

fonction desquelles diverses instances (état, classe, communauté, individu) exercent une forme ou une autre de pouvoir.

Le dernier Foucault, celui des années 1980, est peut-être le plus énigmatique au regard du travail accompli jusque-là. Alors qu'il a peu exploré les époques antérieures à la Renaissance, il plonge pour de bon dans l'Antiquité, qu'il ne quittera plus, comme l'attestent les deux derniers tomes de *l'Histoire de la sexualité*, et réaménage sa réflexion autour de la notion de vérité. Dans l'un des rares articles du *Cahier de L'Herne* qui s'en distancient, Pascal Engel impute à Foucault une conception « nihiliste nominaliste historiciste » de la vérité : « sa généalogie et sa critique des régimes de vérité n'affect[eraient] en rien la vérité elle-même. » Certes, plus que le savoir et le pouvoir, cette notion est problématique. En entrevue, Daniel Defert indique que Foucault voulait comprendre « comment on peut être dans le vrai sans métaphysique

de la vérité. » Or, s'il n'y a pas de vérité absolue, pas plus que de sujet transcendantal, cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'y a pas de vérité ou même de sujet. En analysant, à partir du cours *Du gouvernement des vivants*, les divers régimes et actes de vérité chez les Grecs, les Romains et les premiers chrétiens, Foucault considère la vérité non comme une simple donnée, ni même comme un rapport d'adéquation entre un discours et une réalité, mais comme un ensemble d'épreuves de véridiction en vertu desquelles se constituent différents modes de subjectivation des individus. Et parmi ces modes, outre la pratique de l'aveu codifiée par le christianisme primitif, il étudie, au fil des autres cours et des publications des années 1980, le souci moral de soi, l'expérience sexuelle des plaisirs, le franc-parler (*parrhesia*) comme manifestation de liberté, le courage éthique de dire vrai au sein de la cité. Comment peut-on encore parler d'un Foucault nihiliste ou même anarchiste ?



Rappeler les fantômes

PAR GUILLAUME ASSELIN

RAPPELER ROLAND

de Frédéric Boyer

P.O.L, 390 p.

PHÈDRE LES OISEAUX

de Frédéric Boyer

P.O.L, 106 p.

L'œuvre multiforme de Frédéric Boyer témoigne d'une véritable passion pour le passé, qu'il s'emploie à revisiter et réanimer de toutes les façons possibles. Par la traduction, d'une part, qui insuffle au texte d'origine une nouvelle vie en assurant son passage et sa réincarnation dans une langue accessible au plus grand nombre. On en rajeunit l'accent, reverdit

la voix, retrouve les rythmes perdus en chemin, désensable le sens pour que chante à nouveau la source qu'une traduction trop sage aura fait se tarir. On pense, bien sûr, à la nouvelle mouture de la Bible parue en grande pompe chez Bayard, en 2001. Il y a eu aussi les *Sonnets* et *Richard III* de Shakespeare, en 2010. Et cette année, cette nouvelle traduction de

la *Chanson de Roland*, un texte phare, aux racines même de l'identité et de la langue françaises. À cette activité de traduction s'ajoute, d'autre part, la création, qui se présente souvent sous l'espèce d'une *récréation* ou d'une *réécriture*, une sorte de reconstitution poétique d'un texte plus ou moins ancien qu'il s'agit de rendre (au) présent, de rappeler à notre